

MANHATTAN STORIES

Suite musicale

Deuxième long métrage de Dustin Guy Defa, *Manhattan Stories* témoigne encore une fois de la richesse et de la fraîcheur du cinéma indépendant new-yorkais (dont l'un des chefs de file, Benny Safdie, fait d'ailleurs ici une courte apparition). Prolongeant un court métrage de 2014 construit autour du personnage de Bene Coopersmith (Benny), disquaire à Brooklyn et ami du réalisateur, le film se compose de cinq récits se déroulant en un jour à New York, récits qui ne se croisent jamais, si ce n'est par le rythme musical, la légèreté de ton et l'humanité qu'ils ont en commun. Outre Benny, qui poursuit inlassablement un escroc lui ayant vendu un aussi faux que rare disque de Charlie Parker, il y a son colocataire Ray, qui cherche à se racheter après avoir posté sur Internet des photos de sa copine nue ; Claire, une journaliste débutante qui enquête sur une affaire de meurtre ; et Wendy, une adolescente un peu désabusée qui s'interroge sur son identité sexuelle en se mesurant systématiquement à une amie plus épanouie.

Le titre du film et son pitch auraient pu faire craindre une variation supplémentaire autour d'un genre rebattu, prenant pour sujet un New York réduit aux représentations les plus exotiques et caricaturales. *Manhattan Stories* y échappe d'abord par l'idée précise qu'il se fait de la ville :

une ville ralentie, un peu vintage, aux antipodes de la ville « globalisée » promue par le nouveau capitalisme et ses avatars hipsters, ivres de production et de consommation. Loin aussi des lieux emblématiques, le film explore des espaces – Manhattan, Brooklyn ou Harlem – où règnent encore la simplicité d'une vie de quartier, l'échange naturel entre des gens qui se croisent par hasard. À l'image du magasin de vinyles de Benny, à Red Hook, rendez-vous des passionnés de musique, ou de la petite boutique de réparation de montres que tient Jimmy, le vieil horloger au grand cœur, où se cache peut-être la preuve d'un meurtre, fait divers dont la résolution n'est qu'un prétexte à l'observation des rapports entre les clients du magasin.

La musique occupe une place centrale, à la fois par le magasin de Benny et une riche BO composée des classiques du jazz, du soul, du gospel (Jan Bradley, Earl Williams, Laura Lee...). Mais la musique est aussi l'esprit du film, structuré comme un jeu de contrastes à la recherche d'une harmonie d'ensemble. Un mouvement illustré par des personnages qui s'interrogent sans cesse sur leur place dans la société, se heurtent les uns aux autres, mais aspirent tous à l'équilibre et l'apaisement : un juste rapport avec eux-mêmes et avec les autres. Comme la petite stagiaire Claire qui, après une journée de chasse au scoop, comprend que la presse à sensation n'est pas faite pour elle, préférant chercher un travail qui correspond mieux à sa sensibilité. Le film est musical aussi dans l'équilibre qu'il trouve entre des acteurs non-professionnels jouant un rôle inspiré de leur propre vie (Bene Coopersmith) et des acteurs connus comme Philip Baker Hall, Michael Cera ou des invités, comme la blogueuse Tavi Gevinson, ici en ado coincée. La présence d'un grand nombre d'acteurs de séries donne un indice de l'influence grandissante de ce format sur le cinéma américain, influence qui se manifeste également par la narration épisodique construite autour des rencontres avec des personnages que le récit abandonne pour mieux les retrouver ensuite.

Manhattan Stories se termine comme il commence, avec le personnage de Benny qui, après avoir récupéré son argent des mains du vendeur escroc, rencontre le soir même la femme qu'il désire pour lui déclarer son amour avec des mots simples et tendres (magnifique Eleonore Hendricks). À l'issue d'une journée marquée par des micro-événements dont le film parvient à révéler la beauté, il a fini, comme les autres, par trouver sa juste place dans la ville. Loin de tout cynisme, cette simplicité et cette tendresse nous font du bien. ■

Ariel Schweitzer